

Cette attaque fut contremandée. Nous nous rendîmes à Borre, près d'Hazebrouck, et puis en Belgique, à Potidge, d'où nous devions partir pour nous rendre en première ligne. Je ne crois pas qu'il y ait eu d'opération organisée sur un terrain aussi épouvantable. Le 22ième ne devait pas attaquer à cet endroit. Nous n'avions qu'à relever un bataillon et à conserver ses positions. On nous avait ordonné de placer notre flanc droit près de l'église de Passchendaele. Or, il n'y en avait même plus de village lorsqu'après une nuit de marche dans la boue, nous arrivâmes à Passchendaele. Cette marche, je vous assure, fut la plus pénible de toutes nos aventures. Nous devions d'abord suivre un petit trottoir de tranchées, large de trois pieds, sur une distance de plus de six milles pour nous rendre à la ligne de réserve. Ce trottoir était réperé par les batteries allemandes. Il fallait tâcher de le suivre, bien qu'à certains endroits il fut partiellement démoli, car mettre le pied à côté, c'était risquer de mourir enlisé dans la boue. Hélas! plusieurs de nos camarades connurent cette fin horrible.

Jamais les officiers, qui battent la marche, n'eurent pareilles difficultés. Enfin nous arrivâmes à ce qui avait été un jour le village de Passchendaele. L'ennemi, croyant qu'il pouvait encore rester un mur debout, continuait à bombarder. Nous passâmes vingt-quatre heures dans cet enfer, puis nous fûmes relevés et renvoyés en support sur les hauteurs d'Abraham, près d'Ypres. Par suite d'un malentendu, un de mes pelotons ne fut pas relevé et je dus passer douze heures de plus, en première ligne. Le retour fut aussi pénible. Nous revînmes à l'arrière, marchant dans la boue jusqu'à la ceinture et sous le feu d'un bombardement qui ne ralentissait jamais.

Vraiment, les grognards de Napoléon, qui,

“ pour leur toux n'ayant pas de jujube,

“ prenaient des bains de pied d'un jour dans le Danube ”

les bons grognards d'il y a cent ans, ne devaient pas être plus malheureux que nous.

Arrivés en arrière, nous commençons par aller enterrer des morts et, enfin, nous disions encore au revoir à la Belgique, “Olive Oil”, comme disaient les Tommies anglais, et nous retournions en France.

\* \* \*

Nos bons amis les Anglais ont fait des progrès extraordinaires pendant la guerre, au point de vue de leur connaissance du français. Il y a un mot, dont ils ont abusé, c'est le mot “Compris”.

Un Tommy voulait-il expliquer à un bon paysan qu'il aimait la France et qu'il adorait les Françaises, il lui racontait cela en un jargon mêlé de beaucoup d'anglais et de très peu de français et il ajoutait: “Comprece?”

—“Si, si”, répondait le bonhomme. Et l'Anglais croyait vraiment avoir été compris.

Les Français leur rendaient d'ailleurs la pareille. Voulez-vous savoir l'anglais tel qu'on le parle dans certains villages que nous avons visités? Une française voulait se débarrasser de quelques Tommies qui s'attardaient après l'heure réglementaire dans son estaminet. Elle leur tint à peu près ce langage: